la cause historique : aucune introduction générale, mais une biographie de Bayer, suivie d'une mise au point sur la théorie « normaniste » (la prépondérance de l'élément scandinave dans la formation de l'état russe), dont on a faussement attribué la paternité à Bayer.

Cet ouvrage au projet et aux dimensions modestes rendra les plus grands services : il met directement à la disposition des slavistes un texte fondateur, souvent allégué, à verser utilement au dossier d'études analogues à celle que S. Mund a récemment publiée, Orbis Russiarum. *Genèse et développement de la représentation du monde « russe » en Occident à la Renaissance*.

H. Lamarque.

Mélanges et recueils divers.

Letteratura Scientifica e Tecnica di Grecia e Roma, a cura di Ida Mastrorosa e Antonino Zumbo, Studi Superiori, 401 : Roma, 2002, 847 pages.

Cette encyclopédie de la science gréco-romaine, de consultation aisée, est construite comme un dictionnaire : dans l'ordre alphabétique, les rubriques vont de l'*agrimensura* à la *veterinaria* ; dans chaque discipline, un effort très positif est fait pour distinguer la base grecque de la science et sa réception romaine, jusqu'au Bas-Empire.

La recension la plus efficace consiste à prendre dans l'ordre les rubriques scientifiques et techniques :

— *Agrimensura* : très bonne étude des textes techniques, des mentions des agronomes latins, des vestiges de « cadastres » ; catalogue des « précis » (p. 18 s.) ; on pourrait ajouter que la philosophie (Sénèque) considère la science de l'arpentage comme l'auxiliaire de la rapacité terrienne.

— *Agronomia* (p. 31-62, avec riche bibliographie) : l'article montre bien l'assimilation de la science grecque (Xénophon) et punique (Magon) ; excellent sur Varron et Columelle, pour l'agriculture elle-même et la gestion, il est un peu « court » sur la villa et ses structures (p. 45 : son « urbanisation », liée aux problèmes de gestion, est négligée, cf. Vitruve) ; on regrette que le Cicéron du *Cato Maior* et le livre agronomique de Pline, *NH*, XVIII, ne soient pas interrogés ; que les *Préfaces* de Columelle, qui constituent une « science agronomique », soient sous-estimées, p. 52.

— *Architettura* (p. 67 s.) : après une rapide esquisse sur Hippodamos, et une page rapide sur l'architecture hellénistique, source livresque de Vitruve (p. 68-69), on trouve un très bon exposé de Vitruve (p. 69 s.) et de ses sources, mais la dimension encyclopédique de l'œuvre, si nette dans les *Préfaces*, paraît minorée. On aimerait une étude de l'architecture post-vitruvienne à Rome (Severus ; Celer ; Apollodore de Damas, etc.).

— *Astrologia* (p. 89 s.), dissociée d'*Astronomia* (p. 140 s.) — bien que les prosopographies se recoupent souvent, en raison de la connexion des deux disciplines (par ex. Eudoxe, Hipparque, Ptolémée). Trés bonne qualité des nomenclatures, alphabétiques, avec les *testimonia* antiques. Pour l'astrologie, on constate une bonne exploration des origines et des *astrologoumena*, ainsi que des poèmes didactiques (p. 91-92 et p. 96 s.). L'essai sur « la letteratura astrologica a Roma » (p. 102) est un peu succinct : Balbillus, Cheremon... Ici, comme dans la nomen-

clature des astronomes (ou vulgarisateurs), Manilius est bizarrement absent. Les bases « scientifiques » de l'astrologie sont bien cernées. Pour l'astronomie, coupée de son substrat mathématique, on trouvera l'excursus sur les origines (p. 142-143) un peu abstrait ; les témoignages latins, notamment Cicéron, *Diu.* et *Rep.*, les mentions historiques de Pline seraient éclairantes. La bonne étude de la « littérature astronomique latine » (p. 161-165) a le tort de négliger Manilius, après la très bonne « situation » de Germanicus et de ses intentions politiques (messianisme des signes d'élection). Les applications pratiques, notamment la réforme julienne du calendrier, avec Sosigénès, méritent une mention.

— *Etnografia* (p. 198 s.) : partant des « périples », la description souligne bien la dimension ethnographique d'Hérodote, « père de l'histoire », dans ses excursus (p. 205) ; en revanche, la contribution de Posidonius est minorée (p. 206) ; la part de l'ethnographie à Rome (Tacite ; Sénèque ; Pline) est évoquée rapidement, et l'on néglige les excursus de César et de Salluste. La théorie des climats et ses implications anthropologiques, d'Hippocrate (*Airs, eaux...*) à Vitruve, *Arch.* VI, est bien présentée (p. 207-208). On retiendra comme très positif le catalogue des « caractères » — généalogique — analogique — géoclimatique — culturel.

— *Geografia* (p. 225 s.) : la dimension géographique d'Hérodote et de Polybe est bien soulignée ; comme pour l'ethnographie, le lien avec les 'périples' et les expéditions est bien cerné. Des cartes illustrent les progrès de la perception du monde. Bonnes remarques sur l'orientation politique de Strabon (la géopolitique augustéenne) ; bon exposé de la géographie latine (p. 238 s.), avec le rôle d'Agrippa et l'apport de Mela. Tout au plus peut-on regretter que l'égyptologie de Mela et la dimension égyptologique et touristique de Strabon (XVII) soient sous-évaluées.

— *Medicina* (p. 277-388) : cette importante section étudie les diverses étapes de la médecine antique, dans ses phases grecques et romaines — jusqu'au Bas-Empire et à l'échelle de l'*imperium Romanum*. L'archéologie médicale se limite à la Grèce homérique, présocratique et « préhippocratique » (p. 291 s.) ; l'étude de Pythagore et de l'école de Crotone, dont la physique comporte des éléments physiologiques, a véhiculé un vitalisme qui se transmet à la médecine romaine « classique », mais qui est moins important qu'épicurisme et stoïcisme (Démocrite serait plus significatif pour l'atomisme médical... voire la pathologie mentale du *De tranquillitate* sénéquien). On critiquera, dans cette section, l'absence de la médecine romaine archaïque, rurale et magique. Le très bon précis sur « Hippocrate et son école » (p. 292 s.), bien connue de Pline l'Ancien, *NH*, XXV-XXX, a toutefois le défaut de traiter rapidement les *Épidémies* et le traité *Airs, eaux, lieux*, très vite assimilés par la science romaine. La phase hellénistique (p. 304 s.), dominée par les écoles d'Hérophile et d'Erasistrate, a inspiré une riche prosopographie des médecins — avec leurs orientations doctrinales. L'étude sur la médecine romaine des origines étant sommaire, et réduite à « quelques caractères » (p. 328 s. ; cf. notre *Notion de* pestilentia.., *Latomus*, 39-1,1980, p. 1.), la phase de l'intégration des « écoles », et la prosopographie afférente (p. 320 s.), sont fort bien explicitées ; les monographies sur Asclépiade et Thémison (p. 326-327) exploitent bien Pline, *NH*, *pass.* La place de Celse et de Scribonius Largus est bien évaluée, avec l'effort pour définir une épistémologie médicale et une déontologie (un peu diffus pour Celse, dont les *Préfaces* sont capitales) ; les mises au point philologiques nuisent un peu à l'exposé scientifique (p. 334-335) : l'effort de Celse pour latiniser la langue médicale sera un échec. Les avancées de la chirurgie antique, opération de la

cataracte et traitement des tumeurs, n'apparaissent pas assez nettement, pas plus que la grande controverse sur l'efficacité de la « pharmaceutique », qui débute avec Asclépiade. On peut juger positif, mais rapide, l'essai de la p. 347 sur « Hygiène et organisation sanitaire à Rome ». La prosopographie de la médecine impériale (p. 349 s.) et sa bibliographie sont très riches, et apporteront beaucoup aux spécialistes. Même remarque pour le « Medio e tardo Impero romano » (p. 363 s.) — n'était que Galien est quelque peu sacrifié. Après la monumentale contribution de S. Sconocchia, l'appendice sur les maladies mentales et sur l'hygiène sexuelle de l'Antiquité illustre le souci d'exhaustivité du travail.

— *Mineralogia* (p. 389 s.) : *breuiarium* centré sur Pline, insistant sur les sources, négligeant l'activité minière et les techniques d'extraction (Forbes ignoré).

— *Nautica* (p. 396 s.) : marque un effort pour équilibrer la tradition grecque (d'Homère à Théophraste et aux « périples ») et l'expérience romaine : le manuel de Végèce et la partie nautique des encyclopédies (Pline et Varron, p. 407-408) ; bibliographie très complète.

— *Pneumatica* (p. 414 s.) : cette exploration des sources grecques bien connues manque un peu de technicité au niveau des applications romaines, quoique Vitruve soit bien présenté.

— *Polemologia* (p. 426 s.) : de bonnes « Considerazioni generali », mais une tendance à minorer l'apport romain, de Caton à Frontin et à Végèce.

— *Quadriuio* (p. 447-554) : cette très riche synthèse dirigée par U. Pizzani est orientée diachroniquement, de Thalès au Bas-Empire : arithmétique, musique géométrie et cosmologie sont analysées dans le progrès encyclopédique qui les constitue en système de la culture scientifique. La culture mathématique du platonisme et de l'aristotélisme est jaugée de manière critique (p. 462 s.), après une synthèse vigoureuse sur l'apport du pythagorisme (Archytas) à la numérisation de la musique : la doctrine grecque a apporté à Rome une physique des sons vulgarisée par Vitruve avec un net souci d'application (p. 503 s. : excellente synthèse). L'encyclopédie varronienne a été reprise de manière exhaustive et rigoureuse. Les doctrines de l'harmonie mathématique, avec leurs corollaires cosmologiques et philosophiques (Cicéron, p. 506 s. ; *Harmonica* de Claude ptolémée, avec leur schéma géométrique, p. 510-512) nécessitent, comme les théories mathématiques de la musique, une lecture appliquée.

En signalant, pour terminer, la belle synthèse sur la *Veterinaria*, qui éclairera les agronomes latins et la poésie didactique, on répétera que cette encyclopédie de la science antique illustre un espace longtemps sous-évalué des humanités classiques. La valeur philologique, comme dans l'ouvrage de B. Meissner, *Die technologische Fachliteratur der Antike* (1999), va de pair avec une curiosité scientifique développée.

Jean-Marie André.

Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologie, sous la direction de Guy Lachenaud et Dominique Longrée, Colloque de Nantes et Angers (12-15 septembre 2001), 2 vol. : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, 765 pages.

Deux volumes de 765 pages, 51 articles répartis en 9 parties, 5 index. Vu l'ampleur de la matière, on ne saurait attendre ici un compte rendu de chaque

contribution ; s'il n'est pas fait mention de telle ou telle, cela est dû soit à la faiblesse du contenu, soit à l'incompétence du recenseur.

L'article de M. Casevitz (*Le temps chez Diodore de Sicile*) est, dans l'ensemble, une constatation : n'ayant pas réussi à écrire ce qu'il croit être une « histoire universelle », Diodore est obligé de segmenter le contenu et, par là, de revenir à une histoire année par année.

Importante étude d'E. Foulon (*Entre* ἀρχή et τέλος : les *Histoires* de Polybe) qui fait une excellente présentation de l'œuvre de Polybe, œuvre dont il a une connaissance approfondie. Il est regrettable que l'auteur prenne au mot, comme tous ses devanciers, la prétention qu'a l'historien grec d'écrire une « histoire universelle ». En fait cette histoire se limite à 53 années et ne traite, du point de vue géographique, que d'une mince partie du monde méditerranéen ! E. Foulon aurait dû dire que l'intention de Polybe, intention louable qu'il partage avec plusieurs historiens grecs (cf. Diodore de Sicile), a été purement théorique : nous nous sommes expliqué sur ce point dans un article de la *REL*, 72, 1995. De ce fait, la « démonstration » est boiteuse et c'est regrettable.

La contribution de M. Chassignet concernant *La conception de l'histoire dans l'historiographie romaine anté-cicéronienne* rappelle que la distinction entre *annales* et *historiae* est loin d'être observée par les Anciens, puisque beaucoup d'ouvrages consistent en fait en *res gestae*, *res Romanae*... dont les auteurs peuvent être à la fois historiens, juristes, orateurs, etc. et traitent aussi bien de l'époque contemporaine que du passé. La frontière est ténue (p. 67) entre la partie historiographique et l'« antiquariat » proprement dit ; le nombre de livres ne cesse d'augmenter au fur et à mesure que l'auteur s'approche de l'histoire récente. Bonne étude de l'influence grecque et surtout des sources (p. 68 *sq.*).

Particulièrement riches et originales, mais un peu trop denses par endroits, paraissent les pages intitulées par J. Dangel *Les Muses de l'histoire : l'énigme cicéronienne*. L'auteur observe justement que les vers du *De consulatu suo* (hexamètres dactyliques) sont ceux de l'épopée. L'article est rédigé dans un style très élégant, quelquefois inutilement recherché (cf. p. 87, « Cicéron inonde ... la place d'une histoire autobiographique plus encore que monographique... ») . Telles lignes de la page 90 (note 16), où l'auteur mentionne l'important passage de la lettre *Q. f.* 3,1,24 et les paroles d'Apollon dans le conseil des dieux, auraient demandé une note explicative (trop souvent l'auteur ne procède que par allusions [cf. la référence au bon article de J. Gaillard, *REL*, 54, 152-164]). La lecture de ces pages aide à comprendre la fameuse déclaration de Quintilien 10,1,31 pour qui l'histoire est proche de la poésie (union de la rhétorique et de l'épopée), telle qu'elle est souvent réalisée par Tite-Live (p. 91) et Tacite.

Les pages de M.-L. Freyburger-Galland font bien ressortir le souci de vérité de Dion Cassius, qui se flatte à maintes reprises de pratiquer l'autopsie. L'auteur note justement, comme l'avait fait Tacite, la coupure qui s'est produite dans l'historiographie à partir du règne d'Auguste (extrême difficulté d'une documentation objective). Une tentative heureuse de réhabilitation de Dion Cassius.

Remarquable en tous points est l'article de D. Briquel (*Le souterrain des Gaulois*) — allusion au souterrain par lequel les Gaulois auraient tenté de pénétrer au Capitole (cf. Cicéron, *Pro Caecina*, 30, 88 ; *Phil.*, 3, 8, 20). Démonstration très claire et solidement charpentée. Rapprochement avec la pénétration des Romains dans Véies au moment du sacrifice (cf. la prise du Palladium par les Achéens à Troie). Allusion convaincante à la « capture du devin ». Une contribution d'une exceptionnelle richesse.

Bon article de B. Minéo qui souligne, dans la version livienne, le rôle de *dux fatalis* de Camille. Rapport convaincant avec Auguste, au terme d'une bonne discussion.

Les réflexions de P. Cordier sur la signification chez Dion Cassius des termes *dynasteia*, *exousia* et *monarchia* révèlent une fine analyse des contradictions apparentes que l'on peut trouver chez l'historien grec. Les textes essentiels sont examinés avec un souci constant d'objectivité. Le contemporain des Sévères avait d'ailleurs l'avantage, après avoir lui-même exercé de hautes fonctions et après deux siècles de pouvoir impérial, de pouvoir discerner les différentes tendances qui se profilaient déjà dans les déclarations de César s'adressant au sénat ou à ses troupes. L'historien grec souhaite surtout l'établissement d'un pouvoir stable. Le temps est loin où Dion Cassius était jugé (XIX^e^ siècle) comme un simple rhéteur !

On lit avec plaisir les pages de M. Dubuisson sur *Suétone et la fausse impartialité de l'érudit*. Interprétation subtile, mais séduisante, de l'impassibilité apparente de Suétone. Sans doute aurait-il fallu, pour obtenir la pleine adhésion du lecteur, d'autres exemples que celui de Caligula. Toujours est-il qu'on est mis en garde et qu'on « surveillera » désormais davantage le texte du biographe dont, après beaucoup d'autres, l'auteur de l'article soutient qu'il est aussi historien.

Qu'il faille cesser de considérer Eutrope comme un simple archiviste et son *Bréviaire* comme un ouvrage purement didactique, c'est ce que s'efforce de démontrer St. Ratti (*Eutrope archiviste ?)*. Importance de la notion de *ciuilitas* (les droits des citoyens).

Un ensemble de mises au point sur la prétendue objectivité du livre III de Polybe : c'est en quoi consiste la contribution de M. Molin, *Les* Histoires *de Polybe entre essai d'objectivité et déformation historique : l'exemple du livre III*. Le recenseur a particulièrement apprécié ces pages où l'on voit fortement nuancée, voire contestée, la « polybiolâtrie » traditionnelle du XX^e^ siècle.

Bonnes études stylistiques et linguistiques, notamment celle de L. Sznajder (*Les temps verbaux dans un récit historique : l'exemple de Salluste*) : le recenseur, non « spécialiste », a beaucoup aimé l'analyse remarquable à laquelle procède l'auteur. Les pages consacrées par A. Foucher à *La palette des historiens latins* — utilisation des couleurs par les historiens latins — sont particulièrement originales.

Solide aussi, l'article de D. Lenfant (*De l'usage des comiques comme source historique : les* Vies *de Plutarque et la Comédie Ancienne*). La prudence même dont fait preuve l'auteur (p. 398), notamment dans sa présentation des *Vies* de Nicias et de Périclès — cf. le dialogue *Aspasie* d'Eschine le Socratique (p. 401), dont D. Lenfant conteste les assertions — gagne bien souvent l'adhésion.

La contribution de J.-C. Dumont (*Les historiens et le théâtre*) est de qualité. Si Tite-Live et Tacite paraissent, à quelques nuances près, hostiles au théâtre, c'est surtout parce que, bien souvent, celui-ci favorise les débordements de la *plebs sordida*. L'analyse est fouillée, nuancée, en général fort instructive, mais on eût aimé une conclusion plus large, englobant l'attitude d'ensemble des historiens latins vis-à-vis du théâtre. La seconde référence (Tite-Live 41,27,5) de la note 3 de la p. 416 n'est peut-être pas pertinente, *scaena* ne pouvant être identifiée d'office à *theatrum* (cf. la note *ad loc.* de l'édition de la CUF).

Très révélateur de la difficulté qu'il y a à être un historien digne de ce nom, c'est-à-dire objectif, est le bon article d'A. Billault (*Comment Lucien écrit l'histoire*) : tout en donnant d'excellents conseils pour une historiographie de qualité, Lucien n'écrit lui-même aucun ouvrage historique, ce qui affaiblit ses jugements critiques.

C'est d'une connaissance approfondie des *Césars* de Julien et de leurs sources probables que fait preuve A. Lehmann (*Éloge et blâme dans les* Césars *de Julien*) — imposante bibliographie. Mais on eût aimé davantage de renseignements sur Ménandros I et II : les citations abondantes de l'excellent ouvrage de L. Pernot sur la rhétorique de l'éloge laissent un peu le lecteur sur sa soif...

Il est regrettable que le bon article de C. Daude (*Le récit autobiographique de Flavius Josèphe*) procède surtout par allusions à des faits dont beaucoup sont sans doute ignorés du lecteur. Le va-et-vient perpétuel auquel procède l'auteur entre les différents ouvrages de l'historien juif ne font que brouiller la vue et affectent sensiblement l'efficacité démonstrative.

Dans les pages fort intéressantes qu'il consacre à Ammien Marcellin (Cauti... uel timidi. *De l'expérience militaire à la conscience historique*), L. Mary, dans une subdivision très justement intitulée « La perception recomposée », se réfère à Ammien 18,6,22. L'historien note qu'à partir d'un point d'observation situé sur une haute montagne, il a pu voir, à 50 milles (75 km) de là, l'arrivée de l'armée perse conduite par Sapor II dans un costume rutilant et, à ses côtés, son allié Grumbatès « tout ridé » (*rugosis membris*). F. Paschoud, dont on regrette que L. Mary ne cite pas l'excellent article (*Tradition littéraire et vérité historique chez Ammien Marcellin*, dans *Chiron*, 19, 1989, 42-54), ironise à cet égard sur les dons visuels d'Ammien et cherche une explication au passage ; disons cependant que celle qui est ici fournie par L. Mary (recomposition *a posteriori*) nous paraît la bonne.

Les pages de J.-Y. Boriaud, au titre un peu énigmatique quand on le compare au contenu, auraient bien davantage convaincu si elles avaient été accompagnées des figures I et II auxquelles renvoie l'auteur ; elles sont fâcheusement absentes dans le Volume II !

Très intéressantes sont les réflexions de B. Boudou (sur la réception d'Hérodote au XVI^e^ siècle). Analyse mesurée et objective de l'attitude d'H. Estienne qui se fait le défenseur d'Hérodote face aux accusations de Plutarque qui lui reproche sa partialité envers les « Barbares » et ce qu'il appelle ses « mensonges ».

Dans l'ensemble, deux volumes érudits et de qualité.

Paul Jal.

Fondements et crises du pouvoir, textes réunis par Sylvie Franchet d'Esperey, Valérie Fromentin, Sophie Gotteland et Jean-Michel Roddaz, Ausonius Publications, Études, 9 : Diffusion De Boccard, Bordeaux, 2003.

Cet ouvrage, fort élégamment édité, comprend 33 articles. Trois parties : 1) Fondements du pouvoir : aspects philosophiques et anthropologiques ; 2) Le pouvoir dans la tragédie grecque ; 3) Crises du pouvoir en Grèce et à Rome.

La quasi-totalité de ces études est de grande qualité ; seules, celles qui nous ont paru « se détacher » seront ici mentionnées.

1) L'article de P. Morel, consacré à la *Politique* d'Aristote, montre bien la différence entre Aristote et Platon, dont la *République* fait le relevé des différents types de régimes alors qu'Aristote s'intéresse aux rapports entre gouvernants et gouvernés ; la dégradation de la cité tient alors à l'inégalité dans la participation aux pouvoirs ; bonne analyse de la *politeia* située entre oligarchie et démocratie ; c'est le juste milieu qui permet le maintien de la domination de tel ou tel pouvoir.

Pour P. Demont, qui nous fait part de sa *Réflexion sur le pouvoir dans les*

années 360-350, Isocrate considère que la démocratie n'est nullement le régime idéal ; il faut préférer la « monarchie philosophique ». Isocrate soutient le principe d'une hégémonie spirituelle d'Athènes (influence de l'éducation et de la philosophie).

Très bonne analyse de C. Lévy sur l'attitude du pyrrhonisme à l'égard du pouvoir. Il faut accepter les institutions qui existent (elles ne procèdent que d'une « convention »). Donc conservatisme politique et « soumission à un ordre de choses » — lequel est tout relatif. Mais il ne faut rien attendre du politique.

Bonne étude de V. Fromentin sur les règnes de Servius et Tarquin le Superbe vus par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. Alors que, pour Tite-Live, Tarquin n'est l'ennemi que du sénat, pour Denys, il s'est opposé à la fois au patriciat et à la plèbe (portrait-type du tyran tel que l'avait dépeint Aristote).

A. Johner (*Violence et Conflit*) souligne le lien qu'établit Tite-Live entre la violence (meurtre de Rémus, destruction d'Albe) et la fondation de Rome.

L'article d'Y. Benferhat (*Atticus : un épicurien face au pouvoir*) déçoit le lecteur : rien ou presque sur l'épicurisme ; indications bien peu originales sur Atticus. L'étude de J. Lambert (*Comment faire corps ?...*) est hors de la compétence du recenseur.

2) La deuxième partie — études de J. Menaut, M. Fartzoff et M.-A. Sabiani — traite au début de problèmes qui, avec certaines tragédies de Sophocle, sont au cœur du sujet. Drame du pouvoir, difficulté de l'exercer seul, le roi et le serment (pièces thébaines) — dysfonctionnements du pouvoir royal et fragilité de ce pouvoir. — Analyse intéressante du personnage de Créon par Diane Cuny. — S. Saïd souligne, quant à elle, le rôle du peuple dans les tragédies d'Euripide, en particulier lorsque la conduite du peuple dépend de la qualité des conseils qu'Euripide appelle « les chefs du peuple ».

3) Très remarquable et du plus haut intérêt est l'étude de J. Jouanna (*Causes et crises chez les historiens et les médecins à l'époque classique*). L'auteur note que la « crise » est un moment significatif dans l'évolution de la maladie, *en bien comme en mal* (p. 218) ; c'est dans un traité hippocratique que l'on rencontre pour la première fois l'adjectif κριτικός. Les médecins ont été des « historiens de la maladie » ; ce sont eux qui se sont attachés à en déterminer les « causes ». Hérodote, Thucydide et Xénophon ont été plus on moins contemporains d'Hippocrate et ont eux aussi parlé des maladies : folie de Cambyse (« maladie sacrée » = épilepsie — à la fois du corps et de l'esprit), maladie des Enarées chez les Scythes (ressemblance à des femmes, impuissance, ce sont des devins), pestilence (et non peste) d'Athènes chez Thucydide (contagion, mais aussi immunité chez les individus guéris, comme Thucydide lui-même), dont la description et l'analyse sont supérieures à celles des médecins ; vocabulaire médical technique chez l'historien (πρόφασις). Galien commentera au IIe siècle l'œuvre de Thucydide (théorie miasmatique, contagion par le contact et non par la respiration). Très fine analyse de la conduite (revirement) de Nicias au moment où l'on va décider l'expédition de Sicile : le prytane est le « médecin de la cité » au moment de la crise (il doit agir en faisant annuler la décision). Alcibiade s'oppose à cette thèse : pour lui, il faut maintenir le « régime » habituel de la cité, même si celui-ci n'est pas bon ! — À souligner aussi l'extrême prudence de J. Jouanna dans chacune de ses analyses.

S. Gotteland (*La cité malade chez les orateurs grecs*) étudie les effets de la στάσις ; importance du législateur comme médecin.

La στάσις est pire que le πόλεμος aux yeux des écrivains de la Seconde Sophistique (article de E. Oudot) ; ils récrivent le passé de la Grèce : cf. l'Athènes de 404-403, vue comme « *exemplum* rhétorique » (intelligence de la décision d'amnis-

tie) ; utiles indications chez Pausanias, par exemple, à propos du tombeau de Lysandre à Haliarte.

Ph. Torrens (*Les causes des guerres civiles chez Appien*) se demande à juste titre pourquoi le problème agraire auquel Appien attache une si grande importance dans le livre I des Ἐμφύλια est si souvent passé sous silence dans les livres suivants (surtout le livre IV — p. 310) ; malheureusement la discussion s'enlise un peu dans la suite. Il est regrettable que F. Hinard ait parfois tendance à confondre στάσις et ἐμφύλιος πόλεμος ; le jugement favorable qu'il porte sur Appien dans sa conclusion étonne un peu si l'on songe que l'historien grec déclare dans sa *Préface* 13 qu'il ne jugera bon de donner les dates des événements importants que « par intervalles » (ἐκ διαστήματος) ; mais surtout le même historien commet, dans ses livres hannibalique et ibérique, des bourdes énormes dans sa géographie de l'Espagne : pour lui, l'Èbre divise l'Espagne en deux parties « à peu près égales » (*Ib.* 6,24) et se jette dans l'« Océan du couchant » (*Ibid.*). Il y a plus grave : Appien n'hésite pas à déplacer Sagonte (*Ann.* 12 ; *Ib.* 10,36 et surtout 39) au nord de l'Èbre ! Il ne s'agit pas seulement ici d'une déformation géographique, mais d'une « déformation historique » : non seulement Hannibal attaque et prend une cité alliée de Rome, mais, pour ce faire, il franchit l'Èbre, la frontière sacro-sainte (aucune note à cet égard dans les éditions de la CUF !).

L'article d'I. Cogitore (*Valère-Maxime : crise ou continuité de César à Tibère ?*) pose question : on ne comprend pas bien son étonnement à voir Valère-Maxime déclarer son époque « heureuse » ; même étonnement, chez l'auteur de l'article, du moins apparemment, quand elle constate (p. 359) que les Ides de Mars ou Philippes sont présentées par Valère-Maxime « du seul point de vue religieux ». Comme s'il pouvait en être autrement !

Intéressant, le point de vue de H. Bruhns (*Crise de la république romaine ? Quelle crise ?)* qui soutient intelligemment un paradoxe dont il a conscience ; et de critiquer K. Christ, qui prend le mot « crise » au sens propre, alors qu'il faudrait parler plutôt de « révolution » (p. 372).

Bonne analyse de J.-M. Roddaz (*La métamorphose : d'Octavien à Auguste*), notamment dans les pages 403-404, lorsqu'il montre que, d'après sa titulature, le triumvirat ne créait pas un nouvel ordre constitutionnel, mais « s'était surimposé aux institutions républicaines sans toutefois les faire disparaître ». Ce nouveau pouvoir ne reposait certes pas sur le consulat, mais se tenait à côté de lui. Quant aux discussions fort intéressantes (p. 405 sq.) qui suivent (p. 411 : date de la fondation du Principat ? c'est en termes d'évolution qu'il faut définir le nouveau régime, lequel [p. 414] est « une perpétuelle adaptation aux circonstances »), il n'entre pas dans le cadre d'un simple compte rendu déjà trop long de s'engager dans le dédale des réflexions de l'auteur.

Même remarque pour le bon article de J.-L. Ferrary (*Respublica restituta et les pouvoirs d'Auguste*) qui montre la difficulté de préciser l'origine exacte de tel ou tel pouvoir du *Princeps*.

S. Franchet d'Esperey, qui intitule son article *Quis furor, o ciues ?* (Lucain, I, 8), développe un certain nombre d'idées qu'il n'est guère possible de contester : ainsi pour la guerre entre Latins et Troyens (*Énéide*), qui, au début de l'Empire, était certainement perçue comme une guerre civile. Les extraits des épopées flaviennes que cite et commente fort bien l'auteur montrent que les contemporains avaient encore en mémoire les guerres civiles de 49-31 (les luttes de 69 étaient contemporaines). Très bonne analyse du personnage de la Furie. — Le recenseur a eu plaisir à retrouver ici beaucoup des démonstrations qu'il avait lui-même développées il y a quelque quarante ans.

Il y a lieu de mentionner aussi l'importante étude (fin du recueil) de L. Polverini, étude dite justement « comparative ». Les 50 ans qui précèdent l'avènement de Dioclétien présentent à beaucoup d'égards (cf. l'aspiration générale à la paix) les mêmes caractéristiques que celles des guerres civiles de la fin de la République. La citation de la p. 446 (*Vita Probi* 20) rappelle la phrase célèbre attribuée à cet Empereur : *breui milites necessarios non futuros* (cf. *id.* 22,3 ; de même Eutrope 9,17,3 et Aurelius Victor 37,3). Très importante aussi, la citation extraite du grand ouvrage de Rostovtzeff : note 46 de la p. 447.

Un volume aussi riche fait honneur à la Collection Ausonius, qui a su réunir autant d'études de grande qualité, par endroits passionnantes.

P. Jal.

Ars et Ratio. *Sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine* (Actes du colloque international organisé à Créteil, Fontenay et Paris du 16 au 18 octobre 1997), édités par C. Lévy, B. Besnier et A. Gigandet (Collection Latomus, vol. 273) : Bruxelles, Éditions Latomus, 2003, 274 pages.

Le propos du colloque était d'étudier la conception théorique de la *technè* dans la tranche chronologique indiquée par l'intitulé. Une introduction, signée des trois éditeurs, commence par poser quelques préalables utiles, en explorant la notion de *technè* chez Platon et chez Aristote (p. 5-17) ; suit la présentation proprement dite du contenu de ces actes (p. 17-22), sous la forme d'un résumé des vingt communications qui révèle à la fois l'ampleur de la matière et la diversité des approches possibles. Nous-même ne pouvons guère faire autre chose ici, de façon quelque peu frustrante, que présenter très rapidement chacune de ces contributions, que les éditeurs ont groupés en quatre grandes sections. 1) Les fondements théoriques de la *technè*. W. Görler, *L'art et la technique exigent-ils un savoir certain ? Réflexions sur un argument antisceptique* (p. 23-32) examine le débat opposant dans le *Lucullus* de Cicéron le personnage éponyme, qui donne une réponse positive, à Cicéron, pour qui rien ne peut être connu avec certitude : le raisonnement de Lucullus, stoïcien dans son fond, emprunte aussi à Antiochus d'Ascalon. R. Bett, *L'utilité des* technai (p. 33-48), pose le problème à partir des définitions platonicienne, puis stoïcienne des *technai*, et il montre comment cette conception devient un bien commun, non d'ailleurs sans certaines difficultés et ambiguïtés dans la notion même d'utilité. E. Gavoille, Ars *et* τέχνη : *étude sémantique comparée* (p. 49-60) procède à un examen étymologique puis sémantique des deux termes, dont elle révèle toute l'amplitude. 2) *Technai* particulières. J. Kany-Turpin, *La divination augurale romaine, une science des signes ?* (p. 61-74) se demande si le livre I du *De diuinatione* révèle l'existence d'un statut épistémologique de la divination *artificialis* (c'est-à-dire fondée sur une *ars*) et essentiellement augurale. C. Natali, *L'*oikonomikos *nella tradizione stoica* (p. 75-88) part de Stobée, II, p. 95, 9-23 et 100, 2-6 W. pour dégager la doctrine économique des stoïciens : par rapport à Aristote surtout, leur innovation consiste à établir la richesse dans la sphère des indifférents préférables. E. Villari, *La physiognomomie comme* technè (p. 89-101) présente cette technique, ses principes, son histoire dans l'Antiquité et ses usages, tout cela assorti d'une considérable bibliographie. T . Dorandi, *La représentation de la rhétorique comme art dans la philosophie hellénistique et romaine* (p. 102-112) revient sur ce débat, récurrent dans l'Antiquité, à travers quatre auteurs, Cicéron, Philodème, Quintilien et Sextus Empiricus, et s'interroge sur leur possible source commune, le péripatéticien Critolaos ou l'académicien Charmadas.

L'article de M.-P. Noël, *La Συναγωγὴ τεχνῶν d'Aristote et la polémique sur les débuts de la rhétorique chez Cicéron* (p. 113-125) n'est pas sans rapports avec le précédent, puisque l'auteur signale comment les références que fait Cicéron à cette œuvre aristotélicienne perdue tirent leur sens de sa réflexion sur les rapports entre rhétorique et philosophie et sur la définition même de la rhétorique. L. Pernot, *L'art du sophiste à l'époque romaine : entre savoir et pouvoir* (p. 126-142) se fondant sur divers textes où apparaît le personnage du sophiste, dégage une évidence implicite : le sophiste est conçu comme alliant les trois rôles de déclamateur, d'orateur et d'homme public, et en cela il est un avatar de l'alliance antique entre savoir et pouvoir. 3) La *technè* comme activité artistique. J.-M. André, *La réflexion sur la technique à l'époque néronienne* (p. 143-156) montre qu'émane des textes de cette période une pensée originale, dominée par le stoïcisme, et qui, abandonnant à la fois l'utopie de l'âge d'or et la croyance optimiste dans le progrès, subordonne latechnique à la sagesse. F.-R. Chaumartin, *Les sciences de la nature dans la pensée de Sénèque et son rapport avec le stoïcisme* (p. 157-165) insiste sur l'idée que l'étude de la nature, pour le philosophe, est partie prenante de la philosophie et prépare à l'éthique. M. Ducos, *Les juristes romains et l'œuvre d'art* (p. 166-175) met en lumière l'ambiguïté du statut juridique de l'œuvre d'art : matériau ou image ? Les réponses des jurisconsultes ont varié, les Sabiniens soutenant la première interprétation, les Proculiens la seconde. J. Fabre-Serris, *Les réflexions ovidiennes sur le débat* ars/natura *: un antécédent augustéen au recours à l'*ars *dans la* Domus Aurea (p. 176-183) découvre, dans la conception originale du palais de Néron, une fascination pour la nature et pour le retour à l'Âge d'Or annoncée déjà par Ovide. A. Rouveret, *Parrhasios ou le peintre assassin* (p. 184-193) interpréte une cruelle anecdote relative à Parrhasios comme une réflexion sur la finalité de l'art et sur son rapport avec la représentation du réel. G. Sauron, *Esthétique et pouvoir : l'architecture et l'ornement à Rome à la fin de la République et au début du Principat* (p. 194-206) met en évidence la façon dont les hommes de pouvoir de cette époque utilisent l'architecture et l'art ornemental pour diffuser leurs idéologies propres. 4) La capacité de la *technè* à devenir paradigme. P.-M. Morel, *Technique et nécessité. Le modèle de l'adaptation, de Démocrite à Vitruve* (p. 207-220) recherche les traces du modèle démocritéen dans la conception des techniques tant en Grèce (médecins empiriques, Diodore de Sicile) qu'à Rome (Lucrèce, Sénèque, Vitruve). A. Gigandet, *Les Épicuriens et le problème du paradigme artificialiste* (p. 221-230) fait voir comment Lucrèce, II, 376-380 et V, 181-234, sort du simple cadre de la polémique anti-platonicienne pour poser la question plus vaste du statut ontologique et épistémologique des techniques. B. Bakhouche, *Cercle et sphère dans les textes latins d'astronomie* (p. 231-242) rappelle que l'astronomie repose sur le triple postulat d'un mouvement circulaire, régulier et uniforme ; postulat à la fois scientifique et philosophique, nourri de stoïcisme et de platonisme. J. Delattre-Biencourt et D. Delattre, *La théorie de la musique et de l'astronomie d'après Théon de Smyrne* (p. 243-258) explorent le statut de la θεωρία tel qu'il se dégage des parties du traité consacrées à ces deux domaines, et mettent au jour l'audacieux propos de Théon : ramener ses contemporains à la démarche qui était celle de Platon lui-même, en faisant des savoirs scientifiques une initiation et un entraînement à la dialectique, les insérant ainsi dans la démarche philosophique. Pour finir, B. Pérez, *L'analogie technique dans critériologie de Sextus Empiricus* (p. 259-273), étudie, en s'appuyant sur une définition soigneuse de la notion de *kritérion*, l'usage que fait Sextus Empiricus, dans son argumentation contre le critère de vérité des dogmatiques, de l'analogie avec les domaines techniques.

Il s'est écoulé six ans entre le colloque et la parution des actes : on peut se demander, même si nous n'avons pas découvert pour notre part de manque en ce domaine, si la fraîcheur de la bibliographie n'en a pas souffert. Malgré cette réserve, dictée par la prudence, nous ne pouvons pour conclure qu'insister sur la richesse et la technicité, au meilleur sens du terme, de ce recueil.

Mireille Armisen-Marchetti.

Mentalités et choix économiques des Romains, sous la direction de Jean Andreau, Jérôme France et Sylvie Pittia : Bordeaux, Ausonius Éditions, *Scripta Antiqua*, 7, 2004, 257 pages.

Cet ouvrage collectif présente les conclusions d'un groupe de travail constitué en 1995 au sein de l'UMR 8585 sur le fonctionnement des systèmes économiques et sociaux de l'Antiquité romaine. Dans le sillage des réflexions de Claude Nicolet sur la prise de décision en politique (le *decision-making process*), il s'est donné pour but d'éclairer les raisons et motivations de la prise de décision des agents économiques, afin de sortir de l'impasse où mènent actuellement les catalogues établis à partir de l'archéologie et de l'épigraphie. Une telle préoccupation guidait déjà Jean Andreau lorsqu'il avait organisé avec Hinnerk Bruhns le colloque sur les stratégies familiales (publié en 1990). Sans ignorer les débats actuels sur la notion de mentalité, les éditeurs ont estimé que ce terme était le mieux à même de désigner l'ensemble de ces motivations (avec raison, à notre sens).

Une première partie revient sur le thème des stratégies en étudiant le rôle de la prise de décision dans les grandes stratégies économiques. À partir de l'exemple des frères *Tullii Cicerones*, Sylvie Pittia revalorise le rôle de la solidarité familiale, nuançant ainsi l'avis contraire de Jean Andreau, exprimé lors du colloque sur les stratégies familiales. Monique Dondin-Payre insiste en revanche sur les contraintes symboliques, qui condamnent ainsi la recherche effrénée des bénéfices. Le code de l'honneur des paiements, étudié par Marina Ioannatou, illustre de même cet idéal modéré, puisque le créancier ne doit pas réclamer son argent de façon trop pressante ni le débiteur payer sa dette avant le terme. Une identique préoccupation d'équilibre guide l'ensemble des choix économiques des notables si l'on en croit Jean Andreau, qui rejette l'idée d'une alternative entre deux stratégies antagonistes, spéculative ou routinière. La réalité présentait en fait de nombreuses situations intermédiaires.

Dans une deuxième partie, l'ouvrage analyse une série de comportements économiques. Étudiant l'utilisation des esclaves dans les ateliers et les boutiques, Jean Andreau marque fortement la différence entre la préposition, où le maître touchait les profits, et le pécule, laissé à la disposition de l'esclave. Ces esclaves pouvaient être alphabétisés, car Jean-Jacques Aubert montre bien le rôle de l'écrit dans la gestion des domaines et boutiques. Revenant sur le monument d'Igel, Jérôme France voit dans les *Secundini* de Trèves des négociants fiers de leur activité, clairement distincts de l'aristocratie terrienne. Dans le même esprit, Koenraad Verboven défend l'idée que les hommes d'affaires romains possédaient une mentalité spécifique au sein des élites, différente de la mentalité aristocratique et garante de leur identité.

Une troisième partie se penche sur les notions économiques antiques et modernes qui permettent de penser l'économie romaine. Contrairement à l'idée reçue, Yan Thomas montre que les juristes romains ont bien défini une catégorie juridique du travail à partir de la réflexion sur la location des esclaves, qui les obligeait à le

distinguer du corps. Dans un brillant chapitre conclusif, Jérôme Maucourant estime que les apports de l'ouvrage permettent de dépasser l'opposition entre primitivisme et modernisme. Le degré de sophistication du droit et la qualité de l'organisation de certains types de production interdisent de qualifier les comportements économiques de primitifs, mais le rôle incertain des marchés et la prégnance de l'esclavage entraînent des écarts nets par rapport à nos normes de rationalité.

De fait, la richesse et la complexité de ce recueil défient toute simplification abusive. Ainsi, les divers auteurs de la première partie insistent tous sur le primat des intérêts sociaux sur les intérêts économiques, remettant ainsi dans son contexte la « rationalité » romaine. Mais Jérôme France n'hésite pas à évoquer « l'esprit du capitalisme » à propos de l'éthique des *Secundini*, dévoués à leur vocation professionnelle. Surtout, l'ouvrage présente une vision très « moderne » du rôle économique de l'esclavage, puisque la préposition des esclaves est comparée à la société à responsabilité limitée et que la location des esclaves permet de penser le travail. Paradoxalement, un lien est ainsi établi entre le mode de production considéré comme le plus primitif et les formes les plus proches du monde moderne. C'est dire l'originalité novatrice de cet ouvrage.

Christophe Badel.

Costume et société dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge, textes réunis par F. Chausson et H. Inglebert, UMR « Textes, images et monuments de l'Antiquité au Haut Moyen Âge », Université de Paris X-Nanterre-CNRS : Paris, 2003, 168 pages.

La période étudiée par ce recueil est très vaste, puisqu'elle va du XVI^e^ siècle avant notre ère (société égéenne) au IX^e^ siècle après. Comme le veut l'intitulé de l'UMR qui est à l'origine de cette recherche collective, la documentation est double, archéologique et textuelle, mais seule la dernière contribution, celle de V. Malineau sur *Les éléments du costume théâtral dans l'Antiquité tardive*, se réfère clairement aux deux types de sources, ce qui en fait une étude particulièrement riche et intéressante ; elle montre que la désaffection du public pour comédies et tragédies au profit des spectacles de mime et de pantomime explique l'évolution du costume théâtral ; à noter un développement éclairant sur la question de la nudité, totale, partielle ou simulée par un collant, des acteurs. Les autres travaux privilégient un seul type de source. Les articles fondés sur l'archéologie ont une ambition limitée mais une méthode rigoureuse, qu'illustrent de nombreux croquis ou photographies, et des résultats solides. Pour la période la plus ancienne, C. Zaitoun commente les fresques d'un bâtiment public de Santorin : elle établit un lien entre un rituel relatif à la cueillette du safran et les vêtements des participants et opère un rapprochement avec le vêtement safran offert à Athéna lors des Panathénées. V. Jeanmets s'attache à montrer l'évolution du vêtement grec d'après les représentations figurées en terre cuite : on voit qu'à partir de l'époque hellénistique elles portent plus d'attention à l'apparence extérieure des individus, qu'elles cherchent à personnaliser par leur vêtement. Y. Morizot étudie l'usage des boutons sur les vêtements traditionnels des korés et conclut qu'ils devaient avoir une fonction décorative plutôt qu'utilitaire. En ce qui concerne les périodes plus récentes, M. Kasanski et A. Masastykova cherchent les origines du vêtement des élites féminines barbares à l'époque des grandes migrations, grâce aux bijoux, fibules, miroirs trouvés dans les tombes de l'horizon Untersiebenbrunn (site de Basse Autriche) et montrent qu'ils reflètent l'hétérogénéité des classes dirigeantes de

l'époque hunnique ; à la double composante germano-pontique du costume s'ajoute une composante « romaine » ; il se serait diffusé du Caucase du Nord jusqu'à l'Afrique. Enfin A. Lorquin, grâce à la documentation fournie par les fouilles les plus récentes, fait un état des questions relatives aux vestiges textiles coptes.

Les articles fondés sur les textes contrastent avec ces exposés très techniques. Deux seulement concernent la Rome classique. L'étude d'E. Deniaux sur la *toga candida* portée par les candidats aux élections à l'époque républicaine s'élargit pour brosser un tableau pittoresque de l'ensemble des procédés plus ou moins humiliants auxquels devaient recourir les futurs magistrats pour séduire leurs électeurs. La contribution de C. Salles sur *Le costume satirique dans la poésie satirique latine* (*sic*) reste assez superficielle ; l'idée d'ensemble est juste : la nature, la forme, la couleur du vêtement, la façon de le porter sont signifiants et les détails choisis par les poètes satiriques sont destinés à symboliser et ridiculiser la spécificité du personnage évoqué ; mais la démonstration n'est pas toujours convaincante ; elle comporte de regrettables lacunes et même des inexactitudes. Pourquoi signaler que la *laena* était portée par le flamine de Carmenta (un flamine mineur) et négliger la note de Servius selon laquelle c'était le vêtement sacerdotal du *flamen Dialis*, le premier des flamines majeurs, rituellement tissé par son épouse ? Dans le développement sur les couleurs (où l'on aurait aimé une référence à l'ouvrage de J. André), on s'étonne de ne voir aucune allusion au *flammeum*, pourtant fréquemment cité par les poètes satiriques pour stigmatiser les efféminés qui « épousent » un homme. Le développement sur la toge en revanche montre bien le détournement du sens politique de la toge par les satiriques : elle symbolisait la *libertas* du citoyen Romain ; ils en font le symbole de la servitude volontaire des clients ; mais ce n'est pas Martial qui qualifie les Romains de *dominos rerum gentemque togatam*, le satirique se réfère au célèbre vers de l'*Enéide* où Jupiter prophétise à Vénus le destin grandiose de Rome ; il aurait été préférable de le préciser. Quant à la *toga damnata* « plus méprisable que celle d'une femme avilie » (p. 66), elle n'existe pas : le terme exact pour désigner la toge imposée à la femme convaincue d'inconduite sexuelle est *toga infamis*. Dans le texte de Juvénal, *damnata* ne qualifie pas la toge mais la femme condamnée à la porter . La contribution aurait gagné en crédibilité si l'auteur avait pris soin de traduire les textes qu'elle cite, de les replacer dans leur contexte, et de compléter notre information. La contribution d'A. Molinier-Arbo a pour sujet *Le discours sur le costume dans l'*Histoire Auguste ; c'est une étude très sérieuse, avec des notes abondantes et précises, qui analyse avec beaucoup de finesse l'utilisation des détails vestimentaires à des fins polémiques et morales par l'historien. Dans l'Antiquité tardive, les progrès techniques favorisent une différenciation des vêtements et une spécificité grandissante de leur sens. On voit dans l'étude de R. Delmaire sur les textes patristiques et hagiographiques du Bas-Empire que, comme dans la Rome classique, « l'habit fait le moine » ; les conventions sociales, et la loi même, imposent de porter un habit adapté à son statut (noter une erreur p. 85 : ce ne sont pas les Vestales qui portent un grand *flammeum* comme les épousées mais la *Flaminica Dialis* : les Vestales portent un voile de tête blanc appelé *suffibulum*) ; mais les Pères de l'Église, qui prêchent contre le luxe et l'orgueil, mettent au pilori leurs signes les plus voyants : soie, pourpre, tissu à fils d'or, tissu à décor figuré : la morale chrétienne se substitue au code vestimentaire social. Cette évolution apparaît clairement dans l'exemple particulier que traite S. Labarre : *Le vêtement dans la* Vie de Saint Martin ; l'auteur montre bien comment, du sens social du fameux manteau (un vêtement militaire), on est passé à la signification symbolique de partage (signe de sainteté qui fera de la *capa Martini* une relique vénérée) ; et le vêtement blanc

que porte le saint au ciel forme contraste avec la pourpre impériale dont la puissance est ainsi annulée. Le sens symbolique du vêtement se retrouve dans l'écriture philosophique : E. Wolff analyse *Le costume dans la* Consolation de Philosophie *de Boèce et dans* Les Noces de Mercure et de Philologie *de Martianus Capella* : dans les deux cas il s'agit d'une description allégorique inspirée par la philosophie platonicienne. Nous arrivons à la limite chronologique du recueil avec l'étude détaillée de G. Lobrichon sur *Le vêtement liturgique des évêques au IX^e siècle*, qui découvre les arcanes des relations entre le pouvoir et l'épiscopat ; le sens du costume des évêques est autant politique que religieux.

Nicole Boëls-Janssen.

L'allégorie de l'Antiquité à la Renaissance, études réunies par Brigitte Pérez-Jean et Patricia Eichel-Lojkine (Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance européenne, 43) : Paris, Honoré Champion, 2004, 684 pages.

Actes d'un colloque tenu à Montpellier en janvier 2001, ce gros livre s'articule en deux volumes : quinze études sur l'allégorie antique, introduites et réunies par B. Pérez ; dix-sept « au seuil de la modernité » (IX^e-XVII^e s.), introduites et réunies par P. Lojkine. En partant de l'évolution historique des concepts d'allégorie et allégorèse, B. Pérez suit le fil conducteur de la première partie : L. Brisson présente « l'allégorie comme interprétation des mythes de l'Antiquité à la Renaissance ». Le sens du terme est étudié dans le champ de la rhétorique antique et par comparaison avec les théories modernes (P. Chiron) ; puis, à partir des définitions de Cicéron et Quintilien, dans sa relation avec la métaphore (Fr. Thomas), et dans la figure de la personnification, celle des dieux antiques (P. Sauzeau).

Suivent cinq contributions sur la pratique littéraire de l'allégorie, de l'époque archaïque aux textes chrétiens : la relation entre la « personnification en action » et le mythe et la religion chez Eschyle (A. Moreau) ; la prosopopée de la patrie romaine de la *Rhétorique à Hérennius* à Sidoine Apollinaire en passant par Cicéron, Salluste, Lucain, Silius Italicus, Symmaque, Ambroise et Prudence (P.M. Martin) ; l'allégorie des arts libéraux dans les *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella (B. Bakhouche) ; la transfiguration chrétienne des mythes antiques dans l'*Historia Apostolica* d'Arator (A. Fraisse) ; une allégorèse scolaire anonyme des errances d'Ulysse (D. Pralon).

Enfin, six approches philosophiques de l'allégorèse : Aristote (A. Laks), le sens de l'interprétation allégorique pour les stoïciens (C. Lévy) et pour les épicuriens, à partir de Lucrèce et du *De natura deorum* de Cicéron (A. Gigandet), la critique des mythes et des poètes chez Sextus Empiricus (B. Pérez), la « biographie allégorique » de Philon dans le *De Iosepho* (Fr. Frazier) et l'exégèse de Proclus dans son interprétation du prologue du *Parménide* (Fr. Fauquier).

P. Lojkine introduit la seconde partie par une méditation sur les trois formes d'allégorie à partir de Pétrarque, Dante et Bottichelli. Quatre contributions concernent le latin médiéval et humaniste : J. Meyers montre, contre Fr. Mosetti Casaretto, que Théodulfe (IX^e s.), dans son églogue à succès, a sacralisé la mythologie en la christianisant. S. Ballestra-Puech étudie le mythe ovidien d'Arachné à travers les commentaires médiévaux (Arnoult d'Orléans, Giovanni del Virgilio) jusqu'à Dante et ses commentateurs latins. J.-L. Charlet analyse la façon dont Pétrarque explicite lui-même le fonctionnement de son système allégorique dans le *Bucolicum carmen*, recueil intentionnellement construit (architecture concentrique). L'« allégorie généralisée » de Coelius Rhodiginus (*Lectionum Antiquarum*

libri XXX) témoigne de l'existence d'une vérité vers laquelle on tend (Fr. Roudaut).

Les six contributions suivantes traitent des littératures vernaculaires et byzantines : le *Livre du cuer d'amours espris* du roi René (A. Strubel), le mariage mystique de saint François d'Assise avec Dame Pauvreté chez Dante, *Paradis* 11 (P. Lojkine) ; le corps humain monstrueux comme allégorie du mauvais gouvernement dans un texte byzantin du XIV^e^ s., l'*Acoluthie de Spanos* (V. Nicolaidou-Kyrianidou), le temple allégorique de Froissart à la Pléiade (H. Weber). I. Zinguer a créé les termes de « stéganamorphose » et « stéganamorphique » pour caractériser la démarche de Béroalde de Verville et H. Moreau étudie les avatars de l'allégorie de la Mère Patrie chez Ronsard et Agrippa d'Aubigné.

Quatre communications s'attachent à l'allégorie comme interprétation chrétienne de l'Écriture : les représentations sacrées de la Vierge comme Tabernacle (S. Lojkine), la lecture allégorique du livre du monde chez M. Ficin (I. Pantin), la lecture spirituelle de l'histoire (M.-M. Fragonard) et les « allégories fermes » des hébraïsants chrétiens de la Renaissance (M. Engamarre).

La dernière section aborde le domaine artistique, avec les costumes allégoriques (hiéroglyphiques) à la cour des Médicis en 1566 (Cl. Fr. Brunon), l'architecture allégorique selon Blaise de Vigenère (R. Crescenzo) et l'intégration de l'allégorie dans l'emblématique aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles (A.-E. Spica). Les deux éditrices ont eu la bonne idée de rassembler en fin de volume la bibliographie des diverses contributions (quarante pages ! lire « Jacques » et non « Jean » Fontaine p. 641). Mais fallait-il y distinguer les deux parties du livre ? Deux index sélectifs (*nominum* et *rerum*) facilitent la consultation d'un ouvrage qui se recommande par sa grande richesse.

Jean-Louis Charlet.

Hommages à Carl Deroux, édités par Pol Defosse (collection Latomus, volumes 266, 267, 270, 277, 279) : Bruxelles, éditions Latomus, 2002 et 2003.

Le 9 novembre 2002, à l'occasion du soixantième anniversaire (et de l'accession à l'éméritat) de notre collègue Carl Deroux, fut organisée à l'Université Libre de Bruxelles une grandiose cérémonie, lors de laquelle lui furent remis les deux premiers volumes ce ces *Hommages*, auxquels devaient l'année suivante s'en ajouter trois autres. C'est donc un véritable monument qui lui était ainsi offert par ses collègues et amis de toute l'Europe, et cela non sans de bonnes raisons, si l'on songe non seulement à son inlassable activité d'enseignant et de chercheur, touchant à pratiquement tous les domaines de la latinité et de la romanité ainsi que de leurs prolongements modernes, mais aussi au rôle éminent qu'il a joué (et continue plus que jamais de jouer) dans les études latines, en dirigeant conjointement, depuis 1990, les éditions Latomus et la revue (prestigieuse « rivale » de la nôtre) portant le même nom. Quelques chiffres permettront de se faire une idée des dimensions de ce « monument », bien digne de la *maiestas Romana*. Qu'on en juge :

— Tome I, *Poésie*, 546 pages et 55 contributions, principalement consacrées à Catulle (dont Carl Deroux est l'un des meilleurs spécialistes), Horace, Virgile et Ovide.

— Tome II, *Prose et Linguistique*, *Médecine* (un domaine qui suscita aussi l'intérêt du récipiendaire), 577 pages et 54 contributions, dont 11 sur la médecine antique.

— Tome III, *Histoire et Épigraphie, Droit*, 488 pages et 44 contributions (dont 4 sur le Droit).

— Tome IV, *Archéologie et Histoire de l'Art, Religion*, 567 pages, avec 23 contributions pour la première partie et 29 pour la seconde.

— Tome V, *Christianisme et Moyen Âge, Néo-latin et survivance de la latinité*, 619 pages, avec 26 contributions pour la première partie et 30 pour la seconde.

Soit un total de 2.797 pages et 261 contributions ! Ces deux nombres permettent d'imaginer l'extraordinaire richesse de cette publication, qui reflète bien la multiplicité des centres d'intérêt de Carl Deroux, véritable homme-orchestre de la littérature latine et de l'histoire romaine. Il ne saurait être question de mentionner ici ni les 261 titres des contributions ni leurs 261 auteurs, parmi lesquels doivent peu ou prou figurer tous les latinistes français, mais où brille par son absence l'auteur du présent compte-rendu, à qui une coupable négligence a fait oublier d'envoyer son article — moyennant quoi il eut, par un injuste retour des choses, l'honneur fort immérité d'être invité à prononcer la conférence de clôture de la cérémonie évoquée ci-dessus ! Disons simplement que la majorité des articles (environ les deux tiers) sont rédigés en français, les autres langues utilisées étant, par ordre décroissant, l'italien, l'anglais, l'espagnol, l'allemand et, une seule fois, le latin. Et permettons-nous d'exprimer, tout de même, un regret, portant sur l'absence d'indexation d'une aussi foisonnante matière ; car le fait que les contributions soient rangées, dans chaque volume, non en fonction de leurs thèmes, mais selon l'ordre alphabétique de leurs auteurs, n'aide évidemment pas le lecteur à y trouver ce qui l'intéresse plus particulièrement. Quoi qu'il en soit, cet ensemble impressionnant d'études, dues aux meilleurs spécialistes de chaque sujet, constitue une véritable encyclopédie, que toute bibliothèque universitaire se devra de posséder. Et leur éditeur Pol Defosse, de l'U.L.B., qui a réalisé en un temps record ce travail quasi herculéen, a droit aux félicitations et à la reconnaissance de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, s'intéressent à l'Antiquité romaine.

René Martin.